HAL open science

L'insoutenable polymorphie des représentations sociales et les pratiques d'intervention

Jean-Marie Seca

To cite this version:

Jean-Marie Seca. L'insoutenable polymorphie des représentations sociales et les pratiques d'intervention. Lilian Negura (éd.). L'intervention en sciences humaines : l'importance des représentations, Presses Universitaires de Laval, pp.41-64, 2016, Pratiques d'accompagnement professionnel, 978-2-7056-7377-2. hal-01623585

HAL Id: hal-01623585

https://hal.science/hal-01623585v1

Submitted on 19 Nov 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Seca Jean-Marie, « L'insoutenable polymorphie des représentations sociales et les pratiques d'intervention », *in* Lilian Negura (éd), *L'Intervention en sciences humaines : l'importance des représentations*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2016, pp. 41-64.

L'insoutenable polymorphie des représentations sociales et les pratiques d'intervention

Jean-Marie Seca (Université de Lorraine, 2L2S)

La place et le rôle des représentations sociales (ou *RS*) dans un processus d'intervention sociologique ou psychosociologique interrogent l'épistémologue autant que le praticien car ils renvoient à un point aveugle[1] : celui des « savoirs d'acteurs » sur lesquels on prétend s'appuyer pour énoncer un certain nombre de diagnostics, d'avis ou recommandations, soumis, sous la forme de rapports, à une assemblée plus ou moins représentative-démocrate-délibérative, élargie ou en cercle restreint, comprenant ou non des salariés, des dirigeants, des cadres des membres d'une organisation publique ou des actionnaires. On se retrouve ainsi face au vieux problème de droit public et de philosophie politique : celui de la valeur, de la fonction et du sens de la mise en référence au « peuple », à la « communauté » ou à ses représentants. Le but de ce texte n'est surtout pas de commenter les conceptions romantiques, populistes, intellectualistes ou rationalistes de la notion de peuple ni d'édifier des analyses sociologiques nouvelles sur les différents modèles de droit constitutionnel. Nous voulons juste aider à comprendre comment des spécialistes des sciences humaines peuvent être amenés à exercer parfois l'art fameux du ventriloque pour « faire parler » les gens et les acteurs, sans que ceux-ci ne s'y reconnaissent ou, au contraire, comment ils réussissent à s'approcher d'un travail pertinent de description des savoirs pratiques et des cultures (donc des *RS*) de ceux dont ils tentent de faire émerger et synthétiser les discours.

[1] Le point aveugle est le seul espace de l'œil et de la rétine où s'insère le nerf optique d'où *l'on ne voit pas*. Pour être exact, concernant notre argumentation sur la polymorphie sémantique de la notion de représentation, on devrait complémentairement parler de « miroir déformant » et de « regard biaisé » ou « en prisme ». Certes, un point aveugle peut devenir, par une action géométrique de retournement, un espace d'où peuvent être opérés un éclairage et un visionnement du « non-encore-vu ». On répondra alors qu'il y a plusieurs manières de ne pas voir : soit en niant un existant (aveuglement, point aveugle), soit en le déformant (prisme, biais). Cet effet de masquage est souvent présent dans les études des représentations sociales. La *logique du simulacre* (voir, pour cette notion, Paul de Bruyne *et al.*, 1974, *Dynamique de la recherche* […], p. 51) qui, dans les méthodologies scientifiques, fonctionne à plein, comme le réductionnisme méthodologique à des fins d'opérationnalisation de quelques variables (dépendantes et indépendantes, y compris en interaction multifactorielle), ne peut pas marcher correctement dans une recherche-action, où les facteurs en interaction et les interférences « pratiques/représentations multiples interconnectées/groupes sociaux et hiérarchiques divers et en interaction » sont trop nombreux, difficiles à saisir et changeants. Cela a évidemment pour conséquence qu'on est toujours exposé à avoir un regard biaisé, par ses propres prénotions ou par l'influence de facteurs « surgissant durant la recherche-action », comme des météorites dans une expédition spatiale, mais aussi des autres acteurs. Les erreurs de prédiction ou de description de l'opinion publique des sondages ne sont qu'un tout petit exemple de ce biais général existant dans le passage de la logique expérimentale à celle de l'ingénierie.

Les représentations sociales ont, au départ – le « départ[2] » étant ici la fameuse recherche *princeps* sur l'image de la psychanalyse en France (Moscovici, 1976) –, surtout un statut scientifique et théorique. De plus, les représentations, au sens très large du terme, sont aussi définies en fonction d'écoles de pensée anthropologiques, philosophiques, géographiques, historiques, sociologiques et psychosociologiques[3]. Et c'est une des raisons de l'existence des multiples notions et appellations qui se manifestent par leur invocation, parfois subreptice, lors d'écrits rendant compte d'une intervention : cognitions, habitus, attitudes, opinions, ethnométhodes, rumeurs, théories du complot, légendes urbaines[4], *storytelling*[5], *traductions*, au sens de Callon et Latour (Alkirch, Callon et Latour, 2006), symboles, codes, normes, imaginaire[6], noyaux de sens, voire croyances, valeurs, idées, cultures, renvoyant à ce mélange de pensées (cognitions, attitudes) et de conduites préprogrammées (plus ou moins ritualisées), mixte typique de ce que sont les *RS*. Nous sommes bien sûr conscients que ces termes ne sont pas équivalents, qu'il y a même une concurrence concernant leur prédominance conceptuelle, leur usage dans les comptes rendus de recherche et que leur définition dépend du cadre théorique et épistémologique qui permet de les borner, mais nous voulons surtout souligner leurs interférences et leur convocation, parfois rapide, dans des discussions sur les pratiques et les acteurs d'une organisation ou d'une

---

[2] Mais le « début » peut aussi être attribué à Émile Durkheim qui n'était pas un spécialiste de l'intervention sociologique bien qu'il eût aperçu clairement l'importance pratique et scientifique de fonder une science des « idéations collectives » pour reprendre sa terminologie : se référer à Émile Durkheim, « Représentations individuelles et représentations collectives » […], 1898.

[3] Un simple exemple est la proposition d'une *sociologie de l'esprit* (Patrick Pharo, *Sociologie de l'esprit* […] 1997). Mais on pourrait se référer à grande diversité de conceptualisations de notions se rapprochant de la notion de représentation sociale, d'habitus ou de cadres de l'expérience en sociologie (*cf.* Howard Becker, *Comment parler de la société* […], 2009, Pierre Bourdieu, *Le Sens pratique*, 1980 ; Willem Doise, « Les représentations sociales » […], 1990 ; Erving Goffman, *La Mise en scène de la vie quotidienne* […], 1973 et Erving Goffman, *Les Cadres de l'expérience* […], 1991) ou en linguistique (Patrick Chareaudau, « Les stéréotypes, c'est bien. Les imaginaires, c'est mieux » […], 2007).

[4] L'étude des rumeurs (voir : Véronique Campion-Vincent et Jean-Bruno Renard, *100% Rumeurs* […], 2014) peut sembler, au premier abord, éloigné des logiques d'intervention sociologique. Pourtant, il y a de profonds liens avec les demandes d'acteurs et d'institutions : un seul exemple : les rumeurs sur l'origine complotiste de la réintroduction du loup dans les Alpes et les Pyrénées en France, mais aussi en Norvège (*cf.* Ketil Skoden, Isabelle Mauz et Olve Krange, « Loups et éco-pouvoir … » […], 2006) qui a, par exemple, conduit à la désignation d'une commission parlementaire, visant à vérifier l'existence d'un complot de l'État français contre les éleveurs et la convocation d'experts sociologues des rumeurs (voir : Véronique Campion-Vincent, Jean-Claude Duclos et Christian Abry, « Les réactions au retour du loup en France… » […], 2002).

[5] Cette tendance de recherche décrit des mécaniques de mise en récit et d'inter-influences assez analogues au fonctionnement des métasystèmes représentationnels (*cf.* Christian Salmon, *La machine à fabriquer des histoires* […], 2007).

[6] Dans son livre sur l'intervention sociologique, Yves Gilbert recourt à la notion d'imaginaire : *cf.* Yves Gilbert, *Espace public et sociologie d'intervention* […], 2009).

institution. Le but de ce chapitre est de problématiser le contexte théorique et épistémologique de cette *insoutenable polymorphie notionnelle et sémantique* bien qu'elle soit compréhensible du point de vue d'une ingénierie des sciences sociales appliquées. C'est pourquoi on ne peut qu'être d'accord avec Pierre Bourdieu quand il en appelle à « objectiver l'objectivation » (Bourdieu, 1980, p. 51-70). Et on se proposera alors d'aider à « objectiver le mode de référence aux savoirs pratiques d'acteurs ». On arguera surtout qu'il y a une aporie et un paradoxe à prétendre intervenir sociologiquement, dans un contexte donné, sans maîtriser les techniques d'études des représentations sur lesquelles on s'appuie linguistiquement et argumentativement pour établir un « diagnostic ».

Dans un premier temps, nous définirons ce qu'est une intervention en sciences humaines en relation avec les pratiques et les représentations. Ensuite, nous passerons en revue les termes utilisés dans la théorie des représentations sociales et leurs liens avec les modalités d'application sur le terrain. Dans ce cheminement de réflexion, nous verrons aussi quels sont les modes d'appréhension des représentations dans les théories de l'intervention ou de la recherche-action. Pour ce faire, on peut se permettre de se poser un raisonnement par l'absurde : *peut-on faire une intervention sociologique sans étudier explicitement les représentations des acteurs impliqués dans le processus de changement ou de transformation socio-institutionnel ou sans vraiment se donner les moyens techniques et méthodologiques de leur étude* ? Une réponse possible à cette question incommodante est que *les représentations invoquées durant les interventions psychosociologiques ne sont pas celles qu'on étudie dans des modèles scientifiques.* Nous essayerons de comprendre le pourquoi des différences de contextes et d'usage de cette notion. Cela nous conduira obligatoirement à faire varier le sens de la notion de représentation sociale, au fur et à mesure de la progression de l'analyse de ses liens avec les pratiques d'intervention. Serge Moscovici insistait beaucoup, dans une synthèse critique marquante, sur *l'indéfinition relative de la notion de représentation sociale* afin d'en favoriser la fertilité explicative dans les problématiques de recherche et de donner leur bonne et juste place aux sciences humaines (Moscovici, 1988, p. 213). Il citait, de façon avisée, un extrait d'un ouvrage sur les méthodes d'enquêtes d'Abraham Kaplan qui énonçait très justement : « The demand for exactness of meaning and for precise definition of terms can have a pernicious effect, as I believe it often has had in behavioral science » (Kaplan, 1964, cité *in* Moscovici, 1988, *ibid.*).

1. Définir la notion d'intervention et ses implications théoriques et pratiques

Jacques Ardoino, dans divers textes sur l'intervention en psychosociologie, indique des pistes pour appréhender cette méthode et son environnement de pensée (Ardoino, 1974 ; Ardoino, 1980 ; Ardoino et Beillerot, 1983). Pour cet expert, à la fois praticien-consultant et professeur des universités en sciences de l'éducation, durant de longues années :

> En dépit d'une pratique effective de plus de trente années, la notion d'intervention, voulant désigner une telle démarche, reste floue et ambiguë. L'étymologie nous initie d'ailleurs d'emblée à cette équivocité. "Intervenir" (du latin *interventio*), c'est "venir entre", "s'interposer". C'est pourquoi, dans le langage courant, le mot est synonyme de d' "entremise", d' "intercession", de "bons offices", d' "aide", d' "appui", de "concours", mais, également, en même temps, ou dans d'autres contextes, d' "immixtion", d' "ingérence", d' "intrusion", dont l'intention violente, à tout le moins corrective pour devenir régulatrice, peut associer la coercition et la répression au maintien ou au rétablissement d'un ordre établi (Ardoino, 1980, p. 11.)

Cet auteur prend ensuite l'exemple de la brutalité d'une « intervention policière » ou du trauma de celle « chirurgicale ». L'intervention implique aussi les notions d' « opération », « de traitement, de facteurs plus ou moins déterminants ou de causes incidentes » (*ibid.* p. 12). Sur le plan juridique, il s'agit de « l'acte par lequel un tiers qui n'était pas partie normalement dans une contestation judiciaire, s'y présente pour y participer et faire valoir ses droits ou soutenir ceux d'une partie principale » (*ibid.*). Au final, dans un sens plus transversal, *l'intervention renvoie à la conduite professionnelle d'un tiers, se prévalant d'une relative autorité/autorisation* (source d'éventuels malentendus ultérieurs avec les acteurs et les commanditaires d'une étude), *apparaissant dans un rapport face à un état préexistant.*

Elle définit aussi l'acte du praticien de santé qui établit entre lui-même et son patient un certain type de relation humaine et professionnelle, menant à la mise en place d'une thérapie. Plus largement, en sciences humaines, il s'agit d'une *démarche clinique*, appliquée à l'ensemble des pratiques en organisations, auprès de groupes et d'institutions. « La visée d'une telle pratique, dont les caractères professionnels et onéreux s'affirmeront rapidement, est, certes, la "connaissance" des situations étudiées, mais, plus encore, la *dynamique de l'évolution et du changement* qui peut en découler » (Ardoino, *op. cit.*, p. 13.) Il s'agit donc clairement de pratiques interdisciplinaires et d'ingénierie, conduites par des *staffs d'experts-consultants*, fondées essentiellement sur les concepts lewinien de « recherche-action » et de mobilité/mobilisation au sein de « champs de forces psychosociaux » et organisationnels (Lewin, 1948), impliquant l'usage finalisé d'une combinaison subtile de techniques d'études à la fois

anthropologiques, sociologique et psychosociologiques (entretiens, questionnaires, *focus group, training-group*, observation participante périphérique ou centrale, quasi-expérimentation, études d'archives, délibérations collectives).

Une autre origine du terme « intervention » réside dans l'histoire de la sociologie européenne du XIXe siècle, opposant la « démarche de terrain » (Le Play principalement[7]) et l'approche structurale, théoriciste (Comte, Durkheim, Montesquieu, Weber) ou utopiste (Blanqui, Fourrier, Proudhon, Claude-Henri de Rouvroy, Comte de Saint-Simon…). L'influence des grandes découvertes scientifiques, des voyages (récits, témoignages, observations) et de l'ethnographie, d'abord impressionniste et amateur, puis professionnalisée, ont concouru à ce tournant pragmatique de l'intervention socio-anthropologique et donc à une remise en cause du savoir abstrait et décontextualisé, dit « de seconde main ».

L'intervention en organisation, du point de vue d'une socio-anthropologie générale, est, par ailleurs, une conséquence plus récente (années 1960) de l'orientation de la sociologie vers la « *ground theory* » et l'observation participante, privilégiant l'induction et une implication sur le terrain, avec les acteurs à observer (Malinowski, 1985 ; Glaser et Strauss, 2010 ; Lapassade, 1991). Elle s'explique aussi par une vraie perspective d'intégration interdisciplinaire de la recherche-action au sein même de la sociologie (Vrancken et Kuty, 2001). L'approche stratégique a, par exemple, thésaurisé une conception calculatrice, économiste et intergroupale de l'intervention et des savoirs (représentations) d'acteurs, accompagnant une prise en compte de l'autonomie relative de chaque interactant négociant ses objectifs. Bien entendu, l'intégration de facteurs dits « culturels » pour analyser les « mondes sociaux de l'entreprise » ou les « conduites d'acteurs » nuance grandement notre résumé de cette approche qui a fortement été pratiquée dans les organisations privées et lors d'analyse de situations de travail (Crozier et Friedberg, 1977 ; Friedberg, 1988 ; Sainsaulieu, 1987 ; Uhalde, 2001). Les sociologues des mouvements sociaux et de l'historicité s'inspirent beaucoup plus d'une théorie « classiste » des conflits et d'une méthodologie lewinienne de mobilisation et d'interrogation des parties prenantes d'une situation crisique ou innovante, en questionnant les grandes transformations de la société française, tant dans les grands ensembles urbains de banlieue que dans l'écologie, les actions de minorités ou l'éducation (Cousin et Rui, 2010, 2011 ; Touraine, 1978). De plus, la

[7] Une figure tutélaire de l'intervention demeure, en effet, Frédéric Le Play (1806-1882), fondateur français de la microsociologie de terrain, qui propose une méthode d'étude monographique réappliquée dans les procédures d'intervention en entreprise (voir : Antoine Savoye, *Les Débuts de la sociologie empirique* […], 1994).

sociologie clinique, inspirée à la fois par une approche psychanalytique et socio-anthropologique insiste notamment sur l'importance des concepts d'emprise organisationnelle, d'institution et sur la mise au premier plan des processus d'ambivalence et d'intériorisation des contradictions managériales dans une organisation. Elle convoque, de plus, une épistémologie marxienne et critique des organisations et des représentations (Herreros, 2009 ; Pagès *et al.*, 2009). Cette tendance clinique rejoint, en partie, les conceptions radicales des institutionnalistes dans leurs mises en cause des savoirs institués et leurs analyses des modes de renversement (donc d'intervention) qu'il faudrait, mettre en œuvre pour parvenir à une maïeutique éducative et auto-organisée (Hess, 1981). Les théorisations institutionnalistes se sont répandues surtout dans les milieux de l'éducation et du travail social. Les pratiques de sociologie clinique, inspirées par la psychanalyse et le marxisme, ont, selon les périodes de travail de leurs représentants, été appliquées tout autant aux mondes du travail que dans les milieux éducatifs, psychiatriques ou du travail social. On pointera donc l'existence d'une forte hétérogénéité des pratiques d'intervention sociologique et de l'existence de savoirs épistémiques et philosophiques parallèles ou en situation tendancielle de dispute idéologique. Ces polémiques sont notamment centrées sur l'opportunité scientifique et politique de compromissions/négociations/arrangements avec les pouvoirs en place ou les représentants des salariés ou des minorités. Elles proposent des solutions techniques et théoriques différentes pour organiser le rôle, l'utilité et la réponse des sociologues par rapport aux demandes sociales et organisationnelles (Dubet, 2011).

2. Des interventions sur les représentations instrumentalisées des acteurs ?

Les choses sont cependant toujours plus compliquées qu'on ne le pense. Sur le plan socio-historique, les premières interventions (commanditées par des États colonialistes, les administrations de Ministères de l'Intérieur ou de la Sécurité publique, les institutions religieuses ou les sociétés commerciales) sur des sociétés « autres », afin de mieux les contrôler et s'y adapter, avaient des objectif divergents de ceux purement conceptuels des sociologues ou anthropologues travaillant, « en chambre », sur des données de « seconde main ». Ces derniers apparaissent, par contraste, bien plus humanistes et sympathiques. L'intervention, malgré ses charmes de concrétude, a été alors inséparable de la mise en place d'une technologie administrative/organisationnelle et de la fonctionnalité ordonnatrice des

« sciences sociales »[8], voire de leur instrumentalisation opposées aux « sciences humaines » dont la visée est plus critique et généralisante (Leclerc 1979). Les *savoirs sur les représentations des acteurs*, inclus dans les comptes rendus administratifs, sont ainsi édifiés comme des *types de catégorisation*, en construction interactive, entre divers pouvoirs et contre-pouvoirs locaux, régionaux, nationaux et internationaux (Bourdieu, 1980 ; Desrosières, 2014). Cette dialectique plus ou moins suspecte ou fertile, avec des moments d'ajustement et de rigueur, entre terrain et modélisation en sciences sociales, s'est déroulée idéologiquement, technocratiquement, logiquement et politiquement dès les premières enquêtes statistiques françaises[9]. Toutes ces enquêtes ont eu aussi pour but, en plus de l'objectif de construction d'une solidarité sociale et de l'État-Providence, une sorte de « *colonisation de l'intérieur* », au sein même des pays européens et nord-américains, c'est-à-dire de prévention des conduites et de gestion des classes jugées dangereuses, des ouvriers, des migrants, des habitants des taudis ou des quartiers insalubres. De ce point de vue, comme pour les populations des pays colonisés, on peut constater l'édification des sciences sociales à partir de situations pratiques à résoudre et de visées politiques ou gestionnaires spécifiques aux contextes historiques de telle ou telle nation. On voit bien que l'intervention socio-anthropologique n'est pas uniquement critique, émancipatrice et solidariste. Georg Simmel ne définissait-il pas la catégorie du « pauvre », comme recouvrant une frange d'individus requérant des dispositifs d'assistance afin de bien faire comprendre l'engendrement des catégorisations sociales en fonction des politiques publiques et de leur évolution (Simmel, 1908, p. 96-97) ? La description de l'héritage critique de l'approche interventionniste devrait compléter ce tableau. Nous en parlons ailleurs dans ce chapitre. Il est cependant important de rappeler, comme le font Ardoino, Dubost, Hess, Kuty, Lapassade, Vrancken, Weigand, Lourau ou Touraine, l'influence majeure sur la théorisation et la pratique de l'intervention sociologique de penseurs comme Paolo Freire, Saul Alinski, Alfred McClung, de théoriciens des courant freudo-marxistes, de l'ethnométhodologie, des travaux sur les histoires de vie et les journaux de recherche anthropologiques (Ardoino *et al.*, *op. cit.* ; Dubost, 1987, Hess,

---

[8] *Cf.* première partie du livre de : Paicheler, 1985, pour une excellente critique argumentée de la psychologie sociale fonctionnaliste et normative.

[9] *Cf.* notamment le premier recensement de Jean-Antoine Chaptal, ordonnée, en 1802, par l'administration en France et le développement de la science statistique entre 1800 et 1840 (voir Marie-Noëlle Bourguet, *Déchiffrer la France* […], 1988) ; ou de la catégorisation du chômeur (*cf.* ChristianTopalov, *Naissance du chômeur* […], 1994) ; ou bien encore l'étude des pauvres et de la pauvreté ou des mouvements philanthropiques (Serge Paugam, *Les Formes élémentaires de la pauvreté* […], 2005 ; Philippe Sassier, *Du Bon usage du pauvre* […], 1990 ; Jean-Marie Seca, « L'immagine dei *SFD*… » […], 2003).

1981 ; Hess et Weigand, 2012 ; Lapassade, 1991 ; Lourau, 1988 ; Touraine, *op. cit.*, Vrancken et Kuty, *op. cit.*).

D'autres formes d'intervention résultent aussi de dispositifs d'observation et de changement, mis en œuvre lors de l'essor du travail social, d'abord au Royaume Uni (évaluation, tri de ceux qui ne « méritent ou non » l'aide des organismes sociaux et de l'administration), à partir de 1870[10]. Parallèlement aux mouvements des *settlements* anglais, les universités de Chicago et New York vont accueillir les premières équipes de recherche, *faisant du terrain* sur les populations des espaces urbains, dont certains enquêteurs, journalistes ou premiers sociologues de la ville, tel Robert Park, se surnommaient *muckrakers*[11]. Le but de toutes ces enquêtes n'était-il pas de faire advenir des *savoirs nouveaux sur les représentations sociales des acteurs*, en allant « au charbon » et dans les quartiers ? L'observation du changement social dans la ville et des problèmes sociaux afférents[12] aura aussi une forte influence sur la construction de la notion d'intervention. Il semble donc clair que, parallèlement à un ensemble de pratiques critiques et exigeantes dans ces domaines émanant de milieux académiques et de représentants organiques de mouvements protestataires, toute une première approche de l'intervention implique la construction préalable de catégorisation des cibles de l'action publique ou des objectifs de transformation sociale valorisés durant telle ou telle période historique. Ces catégorisations, comme les droits de l'homme, sont, au sens propre, des représentations sociales dont le caractère générique et métasystémique est à considérer comme fondamental pour leur bonne compréhension et une vision socio-historique de leur genèse (Doise, 1990, 2000, 2001).

3. Le dévoilement de l'impensé représentationnel et la mission émancipatrice des interventionnistes

L'influence du freudisme a été notable sur la genèse des pratiques d'intervention : l'approche psychanalytique porte certes sur le sujet individuel, avant 1914, mais elle a favorisé aussi une réflexion sur les relations entre individus et collectifs ainsi que l'émergence d'une méthode[13]

---

[10] *Cf.* le mouvement des *settlements* en Angleterre qui a impliqué une première forme de travail social avec des activistes pratiquant l'intervention éducative, sociale, structurante et civique auprès des classes pauvres.

[11] Traduction : « racleurs de fange ».

[12] Ceci est référé à la période, allant de 1890 à 1930 (voir une synthèse sur les premières *Social Surveys* aux États-Unis, au début du XXe siècle : Antoine Savoye, *Les Débuts de la sociologie empirique* […], 1994 : p. 84-114 ; *cf.* Alain Coulon, *L'École de Chicago* […], 1992).

[13] Fondée sur l'objectif d'analyse du passage du symptôme à son interprétation, de la résistance à ce qui émerge de l'inconscient et par l'abandon de l'hypnose au profit de l'analyse verbalisée et sublimée du rapport transférentiel.

d'élucidation utilisée, en parallèle à une toute une littérature inspirée par Carl Rogers et les théoriciens du non-directivisme, par beaucoup d'intervenants en organisation. La notion de représentation, implicitement contenue dans cette perspective clinique, résulte d'une action-intervention *accompagnée* de *dévoilement.* La règle fondamentale de la libre association psychanalytique fait d'ailleurs écho à l'usage des tests associatifs chez les méthodologues des *RS* (Abric, 2003 ; Seca 2010). De la pratique psychanalytique, découle surtout un *dispositif d'auto-analyse accompagnée*, fondée sur la neutralité bienveillante et l'écoute flottante de l'analyste. En invitant l'analysant à se prendre en charge dans une sorte d'autothérapie guidée, on le conduit à mieux comprendre quelle est sa demande et les solutions envisageables. C'est là l'un des grands principes de l'analyse institutionnelle et de l'interventionnisme à tendance libertaire. L'émergence et l'exhumation de cette *connaissance sociale de l'acteur par lui-même* ne dépendent pas spécialement du regard du chercheur-interventionniste mais de *son aptitude à créer des pontages* entre le dispositif d'observation-analyse, les participants et leur appartenance organisationnelle, institutionnelle et sociétale. Comme l'indique Ardoino, l'extension aux autres sciences humaines de cette manière de considérer les représentations a été rendu possible car on a pu transposer ce raisonnement d'auto-analyse du *champ des relations interpersonnelles* à celui des *rapports de pouvoir* et de *nature économique*, dans les institutions et au sein de rapports de production inégaux, impliquant une mise au jour et en conscience des causes d'un abus ou d'une exploitation subie. L'analyse des institutions se déroule donc à plusieurs niveaux de constructions des savoirs représentationnels (individuels et névrotiques, intergroupes et interpersonnel, financier et économique, juridique et politico-organisationnel, stratégique et décisionnel : voir Pagès *et al.*, 1979, pour la différenciation de ces divers niveaux d'analyse des représentations en organisation). L'application du raisonnement de *dévoilement de l'impensé*, voire de l'inconscient au sens large du mot[14], dans l'intervention en organisation a conduit aux premières expériences, tant dans l'industrie que dans les administrations publiques et éducatives (analyse institutionnelle et sociologie clinique : notamment pour la France:

[14] Cette notion a été abordée dans un dossier des numéros 18 et 19 des *Cahiers de psychologie politique* (http://lodel.irevues.inist.fr/cahierspsychologiepolitique/index.php?id=1743). Elle a aussi été commentée par Bourdieu qui parlait d'*inconscient* pour décrire les effets des structures sociocognitives et de schèmes inscrits dans le social (habitus, capitaux symboliques et culturels : exemple : Bourdieu, 2000). Elle est d'actualité en sociologie dans divers domaines de réflexion (par exemple : Duclos, 2010). Cependant, les visées de l'analyse institutionnelle et de certains théoriciens libertaires de l'intervention sont de faire en sorte que les acteurs se saisissent et se ressaisissent des instruments rationnels d'analyse de cet inconscient ou de l'impensé, dans un retournement kantien et critique. Ardoino appartient à cette catégorie d'analystes rationalistes. Bourdieu aussi bien qu'il n'ait jamais été un « institutionnaliste » Ce point essentiel sur le rapport des acteurs à l'impensé de leur vie sociale et personnelle nous amènerait à d'autres débats critiques impossibles à aborder dans ce chapitre.

Max Pagès, Vincent de Gaulejac, Daniel Descendre, Michel Bonetti, Nicole Aubert, Jacques Ardoino, Jean Dubost, René Kaës, Georges Lapassade, Rémi Hess, Didier Anzieu…). Précisons alors le lien avec une théorie générale des représentations : on présuppose l'existence d'un *non-encore-dit*, d'un savoir non-explicité, d'un refoulé (fantasmatique, relationnel-interactionnel, institutionnel) structurant les conduites et donc de quelque chose qu'il faut laisser advenir à la conscience par un travail de *perlaboration*. Les théoriciens de la psychanalyse groupale parlent alors de « formations psychiques intermédiaires » (Kaës, 1989, p. 111).

En complément au développement d'une épistémologie et d'une méthodologie d'aide au *dévoilement des formations psychiques intermédiaires et de sa généralisation à l'étude de l'impensé organisatio*nnel, institutionnel ou sociétal, le marxisme et le léninisme ont fortement structuré une partie des pratiques d'intervention (Hess, 1981 : p. 88-94). Les experts-consultants des premiers temps sont nombreux à avoir été impliqués dans l'action politique, surtout entre 1960 et 1980 aux États-Unis (Hess, *op. cit.*, p. 117-133). L'influence du léninisme[15] est au moins implicite dans l'idée d'intervention d'un *staff de professionnels,* plus ou moins militants, qui a pour rôle d'accompagner mais aussi d'impulser une dynamique de changement ou d'adaptation aux conditions de vie institutionnelle, voire de favoriser une émancipation face à l'aliénation institutionnelle. Qu'on passe indifféremment de l'intervention à l'idée de révolution, à certaines périodes de développement des sociologies institutionnalistes, n'était pas en soi une question étrange. L'influence du théoricien et philosophe Henri Lefebvre sur une partie des institutionnalistes est reconnue par nombre d'entre eux (Ardoino *et al.*, 1980 ; Hess, 2009 ; Hess et Weigand, 2012). L'intégration de la pensée dialectique, comme méthode d'analyse de l'évolution des contradictions et des apories, des liens entre théorie et pratiques, est revendiquée, par exemple, lors de citations récurrentes par divers institutionnalistes, comme Rémi Hess, Georges Lapassade ou René Lourau, du livre de Jean-Paul Sartre, *Critique de la raison dialectique* (1960).

La conduite du changement en organisation est, par conséquent, issue tout autant des premières formes de la clinique individuelle, inspirée par la psychanalyse et à tendance non-directive, que des objectifs d'intervention politique et d'appropriation libertaire et néomarxienne de la notion, tout en s'en démarquant par son souci de « retour au terrain » et de restitution des paroles des analysants[16]. En effet, influencée notamment par l'ethnométhodologie, toute une école de l'étude du journal de recherche et au

[15] Vladimir Ilitch Oulianov n'avait-il pas en tête de favoriser une « conduite radicale de changement », en Russie, dans son livre-manifeste *Que faire?* (1902) ?

[16] Ce dont les praticiens du soviétisme réel et les marxistes orthodoxes n'avaient pas cure évidemment.

jour le jour s'est d'ailleurs instituée à l'Université de Paris-VIII au nom d'une volonté de meilleure restitution des « paroles d'acteurs », de leur « implication » et de leur « réflexivité » (Hess, 1989 ; Lourau, 1988). Dans ce dernier cas, on accède directement à des processus d'expertise amateur[17], socialement construite, analogue à la mécanique des *RS*.

4. Définition, indéfinitions et redéfinition des *RS*

Étant donné le caractère pluridisciplinaire de cet ouvrage où chaque auteur va dériver vers une certaine définition de cette notion qui impliquera des conséquences théoriques spécifiques, mieux vaut tout d'abord rappeler quelques éléments de description de la théorie des représentations sociales. Nous dirons ensuite en quoi les *RS* ont un statut théorique fonctionnel et donc, *grosso modo, à quoi elles servent.*

Une représentation sociale est un :

> *Système de savoirs pratiques (opinions, images, attitudes, préjugés, stéréotypes, croyances)*, générés, en partie, dans des contextes *d'interactions interindividuelles ou/et intergroupaux.* Ce système peut être marqué, dans sa forme comme dans son contenu, par la position sociale ou idéologique de ceux qui l'utilisent et la produisent. Les éléments qui la composent sont plus ou moins articulés et hiérarchisés entre eux. Elle est socialement déterminée. Elle peut aussi être cause ou facteur momentané de conduites et de variables d'appartenance sociale ou de statut qui la déterminent un peu plus tard. Elle se constitue à la fois comme ensemble de contenus (référents, savoirs) et comme processus (pensée évolutive, en mouvement, constructive, créatrice). Il s'agit au final d'un assemblage structuré de *références sémantiques et cognitives* (le *produit* ou le *résultat* d'un *processus*), *activées différentiellement en contexte, selon les finalités et les intérêts des acteurs sociaux qui s'en servent pour communiquer, comprendre et maîtriser l'environnement (celui-ci étant lui-même composé d'" objets " représentés) et leurs relations avec autrui* (Seca, 2010, p. 13-14).

Pour Moscovici, elles sont des :

> Ensembles dynamiques […], "des théories" ou des "sciences collectives" *sui generis*, destinées à l'interprétation et au façonnement du réel. [*Elles renvoient à*] […] un corpus de thèmes, de principes, ayant une unité et s'appliquant à des zones, d'existence et d'activité, particulières […]. Elles déterminent le champ des communications possibles, des valeurs ou des idées présentes dans les visions partagées par les groupes, et règlent, par la suite, les conduites désirables ou admises (Moscovici, *op. cit.*, 1976, p. 48).

---

[17] On peut faire référence alors et notamment au courant de *sociologie de l'expertise* qui rejoint, en partie, les arguments de la psychosociologie des savoirs amateurs ou profanes, décrits dans la théorie des représentations sociales (*cf.* Corinne Delmas, *Sociologie de l'expertise* […], 2011 ; Serge Moscovici et Miles Hewstone, « De la science au sens commun » […], 1984 ; Jean-Yves Trépos, *Sociologie de l'expertise* […], 1996) et de l'anthropologie des pratiques « pro-am » (voir Jean-Marie Seca, « Interculturalité, formes *underground* … » […], 2015).

Selon Denise Jodelet,

> Il s'agit d'une forme de connaissance, socialement élaborée et partagée, ayant une visée pratique, et concourant à la construction d'une réalité commune à un ensemble social. Également désignée comme "savoir naïf", "naturel", cette forme [...] est distinguée, entre autres, de la connaissance scientifique [...]. On reconnaît généralement que les représentations sociales, en tant que système d'élaboration régissant notre relation au monde et aux autres, orientent et organisent les conduites et les communications sociales [...], la diffusion de connaissances, le développement intellectuel et collectif, la définition des identités personnelles et sociales, l'expression des groupes et les transformations sociales (Jodelet, 1989, p. 36-37).

Les représentations sociales assurent plusieurs fonctions (Abric, 1994). Elles sont tout d'abord des systèmes de réassurance et de construction identitaire qui favorisent l'activation de processus psychosociaux et affectifs, comme l'identification, le mimétisme culturel, la fortification des identités de chaque membre du groupe et de l'entité groupale elle-même ; ou l'accomplissement d'un parcours discursif et relationnel structurant, par exemple dans les groupes d'artistes innovants (Seca, 2001) ou les collectifs de salariés (Sainsaulieu, 1977).

La seconde fonction, essentielle, des représentations sociales est de *conserver du savoir et des informations*, y compris dormants, muets ou « gelés ». Elles fonctionnent comme des *réserves de connaissances* et des ensembles mnémotechniques. Elles sont inscrites dans toute une morphologie sociale, architecturale et urbaine (Candau, 2005 ; Halbwachs, 1925 ; Jodelet et Hass, 1999). Elles sont conservées sous des formes souvent déroutantes tant dans les formes matérielles que dans diverses archives orales (patrimoines des contes populaires ou des pratiques dialectales dans les régions ; structures conversationnelles des places publiques ou des forums sur l'internet) ou écrites incluant les formalisations juridiques, administratives, délibératives et l'évolution des jurisprudences.

La troisième fonction de ces ensembles sociocognitifs est de pré-structurer les cadres sociaux, linguistiques, mentaux de l'action et des pratiques. Une recherche sur la créativité d'Abric a permis, parmi d'autres expérimentations, d'en démontrer l'impact modelant et structurant. La représentation d'une tâche déterminerait, en effet, la structure de travail et d'organisation d'un groupe[18] (Abric, 1971).

Les représentations sociales assurent enfin une quatrième fonction de justification de la segmentation, de l'existant et des discriminations. Les

[18] Dans son expérimentation, Abric va croiser deux types de représentations de la tâche (créative/résolution de problème) avec deux formes de tâches (complexe/simple). Est alors accentuée, par divers artifices verbaux/expérimentaux, la dimension créative/versus /logique de la tâche. On a pu ainsi constater l'influence structurante d'un ensemble représentationnel.

systèmes symboliques sont ainsi des modalités de recherche de signes dans le « réel » d'une idée préconçue. Dans la propagande, cette fonction-là est avérée: on examine et on repère les indices du comportement de l'adversaire qui prêtent flanc aux objectifs de combat et d'annihilation et donc qui les justifient (Rouquette, 2004). Donc, dans tous les travaux sur les stéréotypes, les idéologies (ceux sur la hiérarchie de Louis Dumont), voire de sociologie des religions, comme dans l'observation des comportements des sectes (Festinger, Riecken et Schachter, 1993), cette fonction-là est active.

Ces définitions et ces différentes fonctions suffiraient en elles-mêmes pour justifier théoriquement et pragmatiquement la prise en compte des représentations sociales dans une intervention socio-anthropologique. On ajoutera cependant un élément de réflexion supplémentaire à ces définitions : il y a une indéfinition contextuelle des *RS* que Moscovici avait clairement pointée du doigt, dès sa première recherche sur ce phénomène quand il avait mis en évidence l'existence d'une *polyphasie cognitive* dans les pratiques quotidiennes d'acteurs et leur actualisation des systèmes représentationnels. L'hypothèse de la polyphasie cognitive faisait référence à la capacité qu'ont les acteurs sociaux de faire coexister plusieurs opinions, voir des « modalités distinctes de connaissances » ou hétérogènes culturellement et idéologiquement au sein même de leur groupe d'appartenance.

> Ces différentes modalités dépendent du contexte de leur production et visent des buts différents. La découverte cruciale fut que, contrairement aux interprétations traditionnelles des phénomènes cognitifs, les différentes formes n'apparaissaient pas dans des groupes différents, ou dans des contextes différents, mais étaient bien capables de coexister dans le même groupe social ou individu, vivant dans le même contexte. Certains utiliseront une certaine forme de connaissance dont le choix dépend des circonstances particulières dans lesquelles ils se trouvent et de leurs intérêts particuliers à un moment et en un lieu donnés. La polyphasie cognitive se réfère donc à un état où différents genres de connaissance, utilisant différents types de rationalité peuvent coexister chez un individu ou au sein d'un groupe » (Jovchelovitch, 2006, p. 215.)

Cette propriété des systèmes représentationnels (polyphasie cognitive) est fondamentale pour notre propos sur leur définition. Elle complète ce qui vient d'être dit précédemment. Elle permet aussi de mieux comprendre comment on peut plaider pour une vision à la fois structuraliste et dialogique, critique et réflexive, causaliste et compréhensive, pluridisciplinaire et cognitive des représentations sociales et de leur polymorphie tendancielle et parfois insoutenable méthodologiquement parlant.

À cette polymorphie, s'ajoute le fait que la mise en œuvre d'études des *RS* dans une recherche-action est grevée surtout par la *lourdeur des procédés*

méthodologiques, par exemple ceux fondés sur de longues monographies qualitatives ou bien d'autres impliquant des dispositifs de vérification expérimentales, peu faciles à organiser dans certains contextes. Étudier des systèmes représentationnels prend alors du temps, avec plusieurs phases coordonnées de recherche (Abric, 2003). Or, l'organisation d'une intervention anthropopsychosociologique suit plutôt les contraintes propres aux organisations et aux institutions. Il est aléatoire d'imaginer que les commanditaires d'une recherche-action prennent le temps d'écouter les experts sollicités, en leur ménageant confortablement du temps et des ressources suffisantes pour qu'ils puissent terminer une première phase de travail monographique, pour « ensuite » accepter qu'on réponde à la question pratique et institutionnellement porteuse de problèmes et de conflits à résoudre. On demande aux consultants interventionnistes de faire le contraire : écouter ceux avec qui ils vont interagir. En fait, dans une intervention, tout se fait en « même temps » et dans un certain désordre ou du moins selon un plan non linéaire et avec des tâches faites en parallèle.

L'intervention sociologique, telle qu'elle est narrée par ses principaux fondateurs et praticiens, ne laisse donc pas de place au développement de dispositifs complexes d'études des représentations. Ce qui, en soi, est un problème surtout pratique plutôt que scientifique. Les seuls procédés méthodologiquement pérennes et adoubés par les directions d'entreprises peuvent être entrevus dans le *marketing* (questionnaires d'attitude standardisés ou panels, sondages) ou dans la pratique pluridisciplinaire (y compris en médecine), de plus en plus généralisée, du *focus group*. Mais mis à part ces contextes où les enquêtes ont une visée directement pratique et où elles sont suffisamment standardisées pour parvenir à raccourcir le délai/lien temporel entre « étude des *RS* » et « contraintes de l'ingénierie », il est difficile de trouver des exemples où l'intervention est à la fois rigoureuse sur le plan méthodologique (approche des données d'enquête) et efficace/concertée sur le plan de l'action institutionnelle de conduite de changement et donc en termes d'effets du savoir produit durant et surtout après l'intervention[19].

Ce problème de la maîtrise de la méthodologie *in vivo* et *in terra incognita* est épineux. Il l'est d'autant plus que de nombreuses études sur les représentations sociales indiquent que les changements ne procèdent pas des transformations des systèmes d'attitudes ou de savoirs pratiques mais plutôt des conditions métasystémiques, intergroupales et matérielles et, avant tout, des effets de situations nouvelles irréversibles (catastrophes,

[19] Les effets de savoir et en termes de transformation tendancielle de représentations « après une intervention » signifient qu'elle est réussie, c'est-à-dire qu'elle a *laissé des traces* même si les acteurs refusent des recommandations ou un schéma d'interprétation donné.

révolutions, guerres, crises) obligeant les membres d'un ensemble social ou organisationnel à s'adapter et donc à changer de système de représentations (Flament et Rouquette, 2003 ; Seca, 2010, p. 147-152).

Alors, au fond, le problème de la « place des représentations » est d'autant plus compliqué à analyser et à soutenir que les dispositifs d'intervention se greffent sur des situations de basculement social, de conflit, de débat de société ou de crise organisationnelle durant lesquelles les formes usuelles de savoirs pratiques, de croyances et de représentations deviennent partiellement ou totalement surannées, inadéquates ou non adaptées. On se retrouve alors dans des situations d'indéfinition, par les acteurs eux-mêmes, de ce qu'ils « pensent » ou de leurs propres représentations. On insiste alors beaucoup plus sur une vision interactionnelle, processuelle et dialogique des contenus des RS (Marková, 2007 ; Tremblay, 2010).

C'est ce que note Jean Dubost qui voit l'idéologie et donc, en partie, ce que nous pouvons décrire comme des « représentations sociales » comme étant :

> davantage [...] un conglomérat d'éléments diffus non parvenus à maturation et à l'autoconscience, combinant, de façon faiblement articulée, des images, des stéréotypes, des croyances, des pensées, des désirs inconscients, quasiment inaccessibles aux interviews d'opinions ou d'attitudes, sinon de façon partielle ou indirecte, admettant des oscillations parfois brutales, en fonction des situations concrètes, des événements et de leur retentissement psychologique sur les individus et les groupes, mais aussi en fonction de la dynamique interne des sujets (Dubost, 1987, p. 269.)

La théorisation de la notion de représentation sociale ne peut qu'être reconsidérée du fait de ces diverses approches : sur le *dévoilement*, la *mise au jour des savoirs d'acteurs*, de leurs ethnométhodes, dans le paragraphe précédent, la polyphasie cognitive, la « dialogicité » (Marková, *op. cit.*), l'historicité (Touraine, *op. cit.* ; Cousin et Rui, *op. cit.*) ou la *réflexivité* (Giddens, 1976, p. 114), notion au centre de nombreux commentaires sur l'évolution des sociologies contemporaines en relation avec la méthode de la recherche-action (Coenen, 2001). Les *débats de sociétés des acteurs* renvoient à la dialectique de coconstruction des savoirs pratiques durant les situations nouvelles qu'ils affrontent. C'est donc pendant l'application d'un *dispositif d'intervention* que les représentations deviennent indéterminées, redéfinies, volatiles et labiles et qu'elles sont donc plus difficiles à saisir dans leur forme structurante et plus faciles à appréhender en tant que savoir d'acteurs évolutifs et débattus. Et c'est cette particularité qui explique probablement la relative défiance face à la théorie des représentations dans certains écrits sur l'intervention, excepté chez quelques auteurs de sociologie clinique (Beaujard, 1988 ; Giust-Desprairies, 1988), chez des fondateurs, comme Lewin, ou chez des experts en application de la théorie des *RS*. Chez ces derniers, l'intervention est alors, avant tout, une exportation de

méthodes d'études des *RS* au domaine des organisations et des pratiques sociales. C'est ce qu'ont su faire Jean-Claude Abric et ses collaborateurs (*cf.* Communication orale à la *Xe Conférence Internationale sur les Représentations Sociales,* 5-8 juillet 2010, Tunisie ; cf. Abric, 2004, 2006 ; Abric et Vinot, 2002 ; 2003), en utilisant (usage des limiteurs de vitesse, gestion du personnel, évolution des professions ou de gestion écologique du gibier par des chasseurs) des méthodes expérimentales d'étude des structures des *RS*. D'ailleurs, un des livres sous la direction d'Abric comprenait déjà, il y a quelques années, de nombreux chapitres renvoyant à l'intervention psychosociologique (Abric, 1994). Il en est de même chez de nombreux autres spécialistes qui ont tous pris en charge un aspect de la réalité sociale et du changement des représentations (dimension génétique, études des professions, rumeurs, de l' entreprise, des champs de l'éducation : Moliner, 1996 ; Garnier et Rouquette, 2000 ; Rouquette et Garnier, 1999 ; Rouquette, 2000).

Chez les institutionnalistes et les cliniciens de l'intervention, on va plus facilement préférer d'autres notions, comme « maîtrise du contre-transfert », « usage d'analyseurs » ou « interprétation de la résistance au changement ». Les descriptifs de travail d'intervention sont souvent centrés sur la résolution de crises, de conflits ou de problèmes organisationnels les plus divers (éducatifs, politiques, culturels, productifs, techniques, scientifiques, etc.) et, pour une partie, sur les modes d'organisation des dispositifs de recherche-action, en équipe ou en binôme, pour réguler les situations et affronter la demande/commande institutionnelle, créer de la concertation et des procédés pour observer les évolutions et les solutions des acteurs.

Pour bien faire comprendre la nature du problème en jeu (quelles représentations observe-t-on durant une recherche-action ?), on soulignera que certains spécialistes de l'intervention militent carrément pour l'émergence d'un autre « état du social », proche de ce que Max Weber ou Francesco Alberoni nomment l' « *état naissant* » ou Durkheim *l'effervescence sociale*. Il n'est pas étonnant que Georges Lapassade, Patrick Boumard et Rémi Hess aient intitulé une de leurs interventions les plus connues *L'Université en transe* (Boumard, Hess et Lapassade, 1987). D'ailleurs, quand des spécialistes des représentations sociales choisissent d'étudier des mouvements sociaux, ils utilisent la méthode du *focus group* qui est analogue aux dispositifs analyseurs des institutionnalistes ou calquée sur le *training-group* ou l'analyse conversationnelle (Kalampalikis, 2007 ; Caillaud, 2010 ; Caillaud et Flick, 2013).

5. Conclusion : la recherche-action : le bras armé de la professionnalisation en sciences humaines ?

La méthode et le champ de pratiques de la recherche-action sont des voies possibles pour rendre une formation en sciences humaines ou dans le travail social plus adaptable aux marchés du travail. On quitte alors le champ mouvant et intersubjectif des sciences et de leur relativité pour fouler un sol où l'on se voit sommé d'énoncer, après une étude, un certain nombre de certitudes et de « faits » à fournir aux managers et autres responsables organisationnels, pressés d'agir et de prendre des décisions, sources de « valeur ajoutée » et donc de gestion des emplois ou de la patientèle. L'ingénierie en sciences sociales est donc un *passage obligé de la professionnalisation des études en sciences humaines* et la recherche-action en est le bras armé. Il y a cependant une profonde différence entre ingénierie et sciences. Un scientifique est incapable d'édifier un pont bien qu'il puisse expliquer des lois et modalités de la structure des matériaux. Un ingénieur saura assembler des structures et prévoir correctement les conditions générales d'usage d'un pont et sa longévité afin de le construire avec art et fiabilité. Il utilisera certaines lois scientifiques, devenues incontournables, mais il ne pourra pas en expliquer, avec expertise, ni les origines ni les évolutions. Par contre, son expérience et ses savoirs sur la construction du pont seront irremplaçables ; et il sera capable d'intégrer de nouvelles conditions technologiques du bâti et de son écosystème (changement climatique, évolution hydrométrique, transformation techniques) dans son schéma de travail et de construction. Il aura la force de gérer des ensembles sociotechniques et de faire en sorte qu'ils soient habilement agencés et articulés. Le psychosociologue ou le sociologue de l'intervention se retrouve « techniquement parlant » devant le même type de dilemme épistémologique et pratique. L'amélioration de la qualité des interventions socio, psycho ou anthropologiques passe cependant par une observation sérieuse des *systèmes de représentations* actifs durant une recherche-action, dans les interactions entre acteurs, dans les institutions, et par un travail en amont de clarification conceptuelle et notionnelle auquel ce chapitre tente d'apporter sa pierre.

Références bibliographiques

Abric, Jean-Claude (éd), *Méthodes d'étude des représentations sociales*, Toulouse, Érès, 2003.

Abric, Jean-Claude (éd.), *Pratiques sociales et représentations,* Paris, PUF, 1994.

Abric, Jean-Claude et Vinot, Pascal, *Les représentations sociales des conseillers de l'ANPE*. Bordeaux, CRDC de Bordeaux/ANPE, 2002.

Abric, Jean-Claude et Vinot, Pascal, *Représentations sociales des nouveaux recrutés à l'ANPE*, Noisy-le-Grand, ANPE, 2003.

Abric, Jean-Claude, « Experimental study of group creativity: task representation, group structure and performance », European Journal of Social Psychology, 1, 1971, p. 311-326.

Abric, Jean-Claude, *Étude des Représentations sociales associées au Limiteur de Vitesse* (LAVIA), Arcueil, INRETS, 2004.

Abric, Jean-Claude, *Étude du vécu et des représentations des « responsables de département » chez France-Telecom Institut Supérieur des Métiers.* Paris, France-Telecom-Paris, 2006.

Alkirch, Madeleine, Callon Michel et Latour, Bruno (éd.), *Sociologie de la traduction. Textes fondateurs*, Paris, Mines Paris-Les Presses, 2006.

Ardoino, Jacques (éd), *L'Intervention dans les organisations et les institutions*, Pris, EPI, 1974.

Ardoino, Jacques *et al.*, *L'Intervention institutionnelle*, Paris, Payot, 1980.

Ardoino, Jacques et Beillerot, Jacky (éd.), *Sciences anthropo-sociales et sciences de l'éducation*, Actes du Colloque national, 16-18 septembre, Paris, Association des enseignants chercheurs en sciences de l'éducation, 1983.

Ardoino, Jacques, « L'intervention. Imaginaire du changement et changement de l'imaginaire », *in* Jacques Ardoino *et al., L'Intervention institutionnelle*, Paris, Payot, 1980, p. 11-46.

Beaujard, Jean-Michel, « Représentations et institutions ». *Connexions*, n° 51, 1988, p. 71-81.

Becker, Howard, *Comment parler de la société ; Artistes, écrivains, chercheurs et représentations sociales*, trad.fr, Paris, La Découverte, 2009 (1re éd. en langue anglaise : 1986-2003).

Boumard, Patrick, Hess, Rémi, Lapassade, Georges, *L'Université en transe*, Paris, Syros, 1987.

Bourdieu, Pierre, « L'inconscient d'école ». *Actes de la recherche en sciences sociales*. Vol. 135 (décembre), 2000, p. 3-5.

Bourdieu, Pierre, *Le Sens pratique*, Paris, Les édition de Minuit, 1980.

Bourguet, Marie-Noëlle, *Déchiffrer la France. La statistique départementale à l'époque napoléonienne*. Paris: Éditions des archives contemporaines, 2008.

Bruyne Paul (de) *et al.*, *Dynamique de la recherche en sciences sociales. Les pôles de la pratique méthodologique*, Paris, PUF, 1974.

Caillaud, Sabine *et al.*, « Penser la crise écologique : représentations et pratiques franco-allemandes », *Les cahiers internationaux de psychologie sociale*, n° 87/3, 2010, p. 621-644.

Caillaud, Sabine et Flick, Uwe, « New meanings for old habits ? Representations of climate change in France and Germany », *Revue internationale de psychologie sociale*, vol. 26, n°3, 2013, p. 39-72.

Campion-Vincent Véronique, Duclos Jean-Claude et Abry, Christian, « Les réactions au retour du loup en France : Une tentative d'analyse prenant les rumeurs au sérieux », *Le Monde alpin et rhodanien*, vol. 30, n° 1-3 2002, p11-52.

Campion-Vincent, Véronique et Renard, Jean-Bruno, *100% Rumeurs. Code cachés, objets piégés, aliments contaminés… La vérité sur 50 légendes urbaines extravagantes*, Paris, Payot, 2014.

Candau, Joël, *Anthropologie de la mémoire*, Paris, Armand Colin, 2005.

Charaudeau Patrick, « Les stéréotypes, c'est bien. Les imaginaires, c'est mieux », *in* Henri Boyer (éd.), *Stéréotypage, stéréotypes : fonctionnements ordinaires et mises en scène*, tome 4, L'Harmattan, Paris, 2007, pp. 49-65.

Coenen, Harry, « Recherche-action : rapports entre chercheurs et acteurs », *Revue internationale de psychosociologie*, Vol. VII, n° 16-17, 2001, p. 19-32.

Coulon, Alain, *L'École de Chicago*, Paris, PUF, 1992.

Cousin, Olivier et Rui, Sandrine (éd.), *L'intervention sociologique. Histoire(s) et actualités d'une méthode*, Rennes, PUR, 2010.

Cousin, Olivier et Rui, Sandrine, « La méthode de l'intervention sociologique » Évolutions et spécificités, *Revue française de science politique*, Vol. 61, n° 3, 2011, p. 513-532.

Crozier, Michel et Friedberg, Erhard, 1977, *L'Acteur et le système. Les contraintes de l'action collective*, Paris, Le Seuil.

Delmas, Corinne, *Sociologie de l'expertise*, Paris, La Découverte, 2011.

Desrosières, Alain, *Prouver et gouverner. Une analyse politique des statistiques publiques*. Paris, La Découverte, 2014.

Doise, Willem, « Les droits de l'homme comme représentations sociales de contrats d'indépendance » *in* Catherine Garnier et Michel-Louis Rouquette (Éd), *Représentations sociales et éducation…*, *op. cit.*, 2000, p. 191-210.

Doise, Willem, « Les représentations sociales », *in* Rodolphe Ghiglione *et al.* (Éd.), *Traité de psychologie cognitive. Cognition, représentation, communication (tome 3),* Paris, Dunod, 1990, p. 111-174.

Doise, Willem, *Les Représentations sociales des droits de l'homme*, Paris, PUF, 2001.

Dubet, François, *Dites-nous à quoi sert un vrai sociologue ?*, Paris, Armand Colin, 2011.

Dubost, Jean, *L'Intervention psychosociologique*, Paris : PUF, 1987.

Duclos, Alexandre, « Sociologie de l'inconscient collectif : comment rendre des comptes au sens commun », *Revue du MAUSS permanente*, 6 mai 2010 [en ligne]. http://www.journaldumauss.net/./?Sociologie-de-l-inconscient.

Durkheim, Émile, « Représentations individuelles et représentations collectives », *Revue de métaphysique et de morale*, tome IV, mai 1898 (Édition de *Sociologie et philosophie*, Paris, PUF, 1967, p. 1-48).

Festinger, Léon, Riecken, Hank et Schachter, Stanley, L'échec d'une prophétie, Psychologie sociale d'un groupe de fidèles qui prédisaient la fin du monde, Paris, PUF, 1993 (1re édition en langue anglaise : 1956).

Flament, Claude et Rouquette, Michel-Louis, *Anatomie des idées ordinaires. Comment étudier les représentations sociales,* Paris, Armand Colin, 2003.

Friedberg Erhard, *L'Analyse sociologique des organisations*, Revue *Pour*, n° 28 (numéro spécial), Toulouse, Privat, 1988.

Garnier, Catherine et Rouquette, Michel-Louis (Éd.), *Représentations sociales et éducation*, Montréal, Éditions Nouvelles, 2000.

Giddens, Antony, *New Rules of Sociological Method*. New York : Basic Books, 1976.

Gilbert, Yves, *Espace public et sociologie d'intervention*, Perpignan, Presses universitaires de Perpignan, 2009.

Giust-Desprairies, Florence, « Le sujet dans la représentation sociale ». *Connexions*, n° 51, 1988, p. 83-97.

Glaser, Barney et Strauss, Anselm, *La Découverte de la théorie ancrée. Pour la recherche qualitative*, Paris, Armand Colin, 2010 (1re éd. en langue anglaise : 1967).

Goffman, Erving, *La Mise en scène de la vie quotidienne. La présentation de soi*, trad. fr., Paris, Minuit, 1973 (1re éd. en langue anglaise : 1956).

Goffman, Erving, *Les Cadres de l'expérience*, Paris, Minuit, 1991, (1re éd. en langue anglaise : 1974).

Halbwachs, Maurice, *Les Cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Albin Michel, 1925.

Herreros, Gilles, *Pour une sociologie d'intervention*, Toulouse, Érès, 2009.

Hess, Rémi et Weigand, Gabriele, *Cours d'analyse institutionnelle*, Saint-Gemme, Presses universitaires de Saint-Gemme, 2012.

Hess, Rémi, *Henri Lefebvre et la pensée des possibles*, Paris, Anthropos, 2009.

Hess, Rémi, *La Sociologie d'intervention*, Paris, PUF, 1981.

Hess, Rémi, *Le Lycée au jour le jour. Ethnographie d'un établissement d'éducation*. Paris. Klincksieck, 1989.

Jodelet, Denise (éd.), *Les Représentations sociales*, Paris, PUF, 1989.

Jodelet, Denise et Haas, Valérie, « Pensée et mémoire sociale », *in* Jean-Pierre Pétard (éd.), *Psychologie sociale*, Rosny, Bréal, 1999, p. 11-160.

Jovchelovitch, Sandra, « Repenser la diversité de la connaissance: polyphasie cognitive, croyances et représentations », *In*: Valérie Hass (éd.), *Les Savoirs du quotidien*, Rennes, PUR, 2006, p. 213-224.

Kaës, René, « Psychanalyse et représentation sociale », *in* Denise Jodelet (éd.), *Les Représentations sociales*, Paris, PUF, 1989, p. 87-114.

Kalampalikis, Nikos, *Les Grecs et le mythe d'Alexandre. Étude psychosociale d'un conflit symbolique à propos de la Macédoine,* Paris, L'Harmattan, 2007.

Kaplan, Abraham, *The conduct of inquiry: methodology for behavioral science,* San Francisco, Chandler, 1964.

Lapassade, Georges, *L'Ethnosociologie,* Paris, Klincksieck, 1991.

Le Play, Frédéric, *La Méthode sociale. Abrégé* des *Ouvriers européens. Ouvrage destiné aux classes dirigeantes,* Paris, Klincksieck, 1989 (1re édition : 1879).

Leclerc, Gérard, *L'Observation de l'homme: une histoire des enquêtes sociales*, Paris, Seuil, 1979.

Lewin, Kurt, *Psychologie dynamique. Les relations humaines*, Paris, PUF, 1959 (1re éd. en langue anglaise : 1931-1947).

Lourau, René, *Le Journal de recherche. Matériaux d'une théorie de l'implication*, Paris. Klincksieck, 1988.

Malinowski, Bronislaw, *Journal d'ethnographe*, trad. fr., Paris, Recherches anthropologiques / Le Seuil, 1985 (1re éd. en langue anglaise : 1967).

Marková, Ivana, *Dialogicité et représentations sociales*, Paris, PUF, 2007.

Moliner, Pascal, *Images et représentations sociales. De la théorie des représentations à l'étude des images sociales*, Grenoble, PUG, 1996.

Moscovici, Serge, *La Psychanalyse, son image et son public*, Paris, PUF, 1976 (1re éd. 1961).

Moscovici, Serge, « Notes towards a description of Social Representations », *European Journal of Social Psychology*, vol. XVIII, n° 3, 1988, p. 211-250.

Moscovici, Serge et Hewstone, Miles, « De la science au sens commun », *in* Serge Moscovici (éd.), *Psychologie sociale*, Paris, PUF, pp. 545-572.

Pagès, Max *et al.*, *L'Emprise de l'organisation*. Paris : PUF, 1979.

Paicheler, Geneviève, *Psychologie des influences sociales. Contraindre, convaincre, persuader*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1985.

Paugam, Serge, *Les Formes élémentaires de la pauvreté*, Paris, PUF, 2005.

Pharo, Patrick, *Sociologie de l'esprit. Conceptualisation et vie sociale*, Paris, PUF, 1997.

Rouquette, Michel-Louis et Catherine, Garnier (Éd), *La Genèse des représentations*, Montréal, Éditions Nouvelles, 1999.

Rouquette, Michel-Louis, « Représentations et pratiques sociales », *in* Catherine Garnier et Michel-Louis Rouquette (Éd.), *Représentations sociales et éducation…*, *op. cit.*, 2000, p. 133-142.

Rouquette, Michel-Louis, *Propagande et citoyenneté*, Paris, PUF, 2004.

Sainsaulieu, Renaud, *L'Identité au travail, Les effets culturels de l'organisation*, Paris, PFNSP, 1977.

Sainsaulieu Renaud, 1987, *Sociologie de l'organisation et de l'entreprise*, Paris, Presses de la Fondation nationale des Sciences Politiques/Dalloz.

Salmon Christian, Storytelling. *La machine à fabriquer des histoires et à formater des esprits*, Paris, La Découverte, 2007.

Sassier, Philippe, *Du Bon usage du pauvre. Histoire d'un thème politique. XVIe-XXe siècle*, Paris, Fayard, 1990.

Savoye, Antoine, *Les Débuts de la sociologie empirique. Études socio-historiques : 1830-1930,* Paris, Klincksieck, 1994.

Seca, Jean-Marie, « L'immagine dei *SFD*, dei sottoprivilegiati e dei "nuovi poveri" a Parigi : sapere pratici, stereotipi e prototipi », *in* Ida Galli (éd.), *Le dimensioni psicosociali della povertà*, Naples, Edizioni scientifiche italiane, 2003, p. 151-188.

Seca, Jean-Marie, *Les Musiciens underground*, Paris, PUF, 2001.

Seca, Jean-Marie, *Les Représentations sociales*, Paris, Armand Colin, 2010.

Seca, Jean-Marie, « Interculturalité, formes *underground* et devise dans les musiques de masse électro-amplifiées, en région parisienne », *in* Bousetta Hassan, Marc Jacquemain, Marco Martiniello, Marc Poncelet et Sonia Gsir, (éd.), *Villes connectées. Pratiques transnationales, dynamiques identitaires et diversité culturelle*, Liège, Presses universitaires de Liège, 2015 (à paraître).

Simmel, Georg, *Les Pauvres*, trad. fr., Paris, PUF, 1908, (trad. française : 1998).

Skogen, Ketil, Mauz, Isabelle et Krange Olve, « Loups et éco-pouvoir. Une analyse franco-norvégienne des récits sur le retour des grands prédateurs », *Revue de géographie alpine*, vol. 94, n°4, 2006, p. 69-77.

Topalov, Christian, *Naissance du chômeur : 1880-1910,* Paris, Albin Michel, 1994.

Touraine, Alain, *La Voix et le regard*, Paris, Le Seuil, 1978.

Tremblay, Pierre-André, « Intervention et représentation de la pauvreté », *Canadian Review of Sociology/Revue canadienne de sociologie*, vol. 47, n° 3 (août), 2010, p. 247–271.

Trépos, Jean-Yves, *Sociologie de l'expertise*, Paris, PUF, 1996.

Uhalde, Marc (éd.), *L'Intervention sociologique en entreprise : De la crise à la régulation sociale*, Paris, Desclée de Brouwer, 2001.

Vrancken, Didier et Kuty, Olivier (éd.), *La sociologie et l'intervention enjeux et perspectives*, De Boeck, 2001.